

## Chapitre 1

# La blessure originelle

**S**ans doute faudrait-il démarrer ce livre par une phrase disant simplement : Jean Tenenbaum, alias Jean Ferrat, est né à Vaucresson, petite commune des Hauts-de-Seine, un 26 décembre 1930. Ce serait juste, exact, un fait irréfutable, vérifiable par tous. Cette phrase viendra, en son heure, puisque nous parlerons de la prime enfance de ce grand échalas à moustache, au corps malhabile et à la timidité maladive. Cependant, il semblerait plus juste, bien plus juste d'écrire : Jean Tenenbaum est venu au monde un jour de 1942. Ou plutôt, le monde et son cortège de souffrances, d'horreurs et d'injustices ont forcé la porte d'une enfance jusque-là bien close, parfaitement heureuse. Celui qui allait devenir plus tard, bien plus tard, Jean Ferrat, chanteur engagé, humaniste énervé, est très probablement né le jour où son enfance s'est brisée.

1941, la France vit sous occupation allemande, dans la peur et les privations. La France a mis à sa tête, lui conférant les pleins pouvoirs, une vieille baderne aux cheveux blancs et à la moustache tombante, héros d'une guerre ancienne, arborant képi et visage grave.

La France s'est soumise au paternalisme d'un vieux militaire pour qui l'honneur de l'armée a plus de valeur que le cœur vivant de la nation.

Philippe Pétain, maréchal de France, vainqueur de Verdun, s'est imposé comme une figure paternelle protégeant les citoyens du rouleau compresseur nazi. Il a capitulé au nom de son pays, puis s'est installé dans un mode de gouvernement qui ne peut que satisfaire l'ennemi d'hier, devenu le maître.

Il est allé rencontrer Hitler à Montoire, dès le 24 octobre 1940, puis, dans un discours radiodiffusé, le 30 octobre suivant, il annonce qu'il s'engage dans la voie de la collaboration. Vaincue, la France peut sauver la face, devenant un partenaire des vainqueurs. L'histoire n'a pas fini de juger cet homme.

On a souhaité minimiser son rôle, faire de lui un pantin, un sénile manipulé par la frange la plus dure et pro-allemande de son entourage. Il y a peut-être, sans doute, une part de vérité dans cette idée. Mais il était le responsable, le chef, et, en tant que militaire, ce rôle, il devait l'assumer pleinement.

La France va très vite, dès les premiers mois de l'Occupation, faire appliquer des lois iniques, donnant des gages à l'Allemagne nazie. Parmi ces lois, celles qui concernent le statut des Juifs, français ou non, résidant dans l'Hexagone sont sans doute celles qui terniront, voire saliront, le plus l'image du pays de Voltaire et d'Hugo. Philippe Pétain a non seulement promulgué ces lois, mais

il les a amendées lui-même. L'on sait aujourd'hui, grâce à des documents récemment retrouvés et portant l'écriture manuscrite du « héros de Verdun », que l'homme à la figure de tranquille vieillard a durci lui-même les lois antijuives que la France a mises en vigueur dès les premiers mois de la collaboration.

La France pourtant, celle que Mnacha Tenenbaum, père de Jean, est parti rejoindre, ça n'était pas ça. L'homme a fui la Russie des pogroms, de l'intolérance, de l'ignorance et de la haine. Cette Russie qui, à la moindre hausse de prix, à la moindre rumeur, se précipitait dans la rue pour punir les Juifs, jugés responsables de tous les maux de la terre. Une Russie où, en cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle, la bêtise est à l'image du pays : immense...

Une Russie où l'on accuse encore des Juifs de faire des sacrifices humains, où on leur reproche de tuer des enfants chrétiens pour recueillir leur sang, « indispensable à la fabrication du pain azyme ». Partir, quitter le Caucase enneigé, traverser l'Europe et ses plaines sans fin. Quitter son lieu de naissance à tout jamais est un déchirement pour celui qui s'y voit contraint.

Mais l'espoir d'une vie meilleure, l'espoir de voir ses enfants grandir dans un pays où ils ne seront pas persécutés est plus fort. L'espoir existe à l'horizon.

Pourtant, cet espoir va s'écrouler. Mnacha Tenenbaum, un jour du printemps 1942, quitte son domicile. Sur son manteau, il arbore l'inévitable étoile jaune, marque d'infamie imposée par le régime de Vichy. Mnacha s'est plié à cette humiliation.

Comme beaucoup d'hommes et de femmes de sa condition, il avait confiance dans les autorités françaises. Lorsqu'il quitte son appartement de Versailles,

qu'il lance un petit au revoir à sa femme et à ses enfants, le père de Jean ne sait pas qu'il s'agit d'un adieu. Pas de séparation déchirante, pas de pleurs, pas de cris, un simple « À ce soir ». Peut-être est-ce mieux comme ça. Mnacha sera arrêté, envoyé à Drancy, puis à Compiègne-Royallieu ; il sera ensuite parqué dans un train pour le camp d'Auschwitz. Il y meurt très vite. Le 5 octobre 1942, Jean Tenenbaum est orphelin.

Mais il ne l'apprendra qu'après la guerre. Quoi qu'il en soit, c'est sans doute en ce jour du printemps 1942 que Jean est venu au monde. Ce jour où il a compris qu'il ne fallait pas être un mouton, qu'il fallait se battre, rester debout, toujours. Puisque la mort est de toute façon au bout du chemin, autant l'attendre avec dignité en défendant ce en quoi l'on croit. Il est difficile d'imaginer ce que ressent un enfant de 12 ans devant l'injustice.

Impossible de ressentir à sa place la rage et l'impuissance, la rage de l'impuissance. La blessure originelle se situe bien là. Un artiste a toujours une blessure originelle. Il arrive qu'elle soit plus ou moins diffuse, plus ou moins simple à identifier. Dans le cas de Jean Ferrat, elle est tellement vive, restera tellement ouverte, qu'il est facile de dire : Jean Ferrat est né en 1942.

Mais il est temps à présent de reprendre au tout début, de dire : Jean Tenenbaum est né le 26 décembre 1930, à Vaucresson, dans les Hauts-de-Seine, au sein d'une famille heureuse et unie malgré les difficultés liées à la crise mondiale. Une crise qui sévit depuis un an à peu près partout sur le globe. Mnacha, le père, a donc quitté la Russie de nombreuses années plus tôt, en 1905, pour s'installer à Paris où il deviendra joaillier. Un artisan de talent si l'on en croit la quantité d'importants bijoutiers

parisiens qui peu à peu vont faire appel à lui. Son atelier se situe près du Sentier, et Mnacha, en quelques années, parvient à se faire un nom dans le tout-Paris du luxe.

Lorsqu'éclate la crise financière aux États-Unis, Mnacha ne s'inquiète pas réellement. Il entend, venus de l'autre côté de l'Atlantique, les lointains échos qui annoncent l'Apocalypse, mais n'a pas conscience des rapports étroits qui, déjà, en cette fin du premier tiers du vingtième siècle, relie les économies entre elles et les rendent interdépendantes. La France a beau être un pays encore largement rural en 1930, elle n'échappe pas à l'extension de la crise américaine. La crise dans l'Hexagone n'entraînera cependant pas la faillite gigantesque qu'elle a provoquée aux États-Unis, mais ses effets se font durement sentir. Or, la clientèle du luxe, la grande bourgeoisie, les élites financières sont les premières touchées par la faillite du système. Aussi, elles hésitent à continuer à faire les dépenses somptuaires qu'elles faisaient auparavant. La conséquence directe étant un ralentissement considérable de l'activité de l'industrie du luxe.

Mnacha sera donc victime de cette crise et devra abandonner le beau métier de joaillier.

Mais, qu'à cela ne tienne, l'homme a de la ressource : il se fait marchand de fruits et légumes. Reconversion surprenante, mais Mnacha est un pragmatique, un homme qui a dû et su s'adapter, lui qui a quitté son pays natal sans un sou pour rejoindre ce qu'il pensait être la patrie des droits de l'homme.